Document généré le 16 avr. 2024 05:17

L'Inconvénient

Parler contre

Jonathan Livernois

Numéro 79, hiver 2020

Pierre Vadeboncoeur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92265ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Livernois, J. (2020). Parler contre. *L'Inconvénient*, (79), 16–19.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Parler contre

ESSAI **Jonathan Livernois**

J'ai tout lu (ou à peu près) de Pierre Vadeboncoeur. Mon directeur de thèse, Yvan Lamonde, avait et a encore l'habitude des corpus immenses : il s'agissait selon lui d'étudier Pierre Vadeboncoeur *opera omnia*. Bref, de ses premiers textes dans le journal étudiant *Le Brébeuf*, en 1936, jusqu'à ses écrits parus tout juste avant sa mort, qui nous a pris par surprise en février 2010. Une chose est constante dans ce corpus : la tenue littéraire ; l'écriture tantôt baroque, tantôt aphoristique, tantôt concentrique. La signature d'un styliste, le meilleur que le Québec ait connu, peut-être, avec Jacques Ferron. De tout cela, on ne peut pas faire le deuil.

Mais il y a toutes ces idées, aussi, qui ont informé la pensée de Vadeboncoeur et qui se sont retrouvées au cœur de ses textes. Il ne s'agit certes pas ici de délimiter précisément chaque zone constituant l'identité intellectuelle de cet homme, comme sur ces crânes qui servaient autrefois à la phrénologie. Mais on peut tout de même tenter de tirer quelques fils pour voir où cela nous mène.

Refaisons le parcours de Pierre Vadeboncoeur.

BIOGRAPHIE RAISONNÉE ET RAISONNABLE

Au cours classique de 1932 à 1940, le jeune Pierre Vadeboncoeur écrit des textes, dans *Le Brébeuf*, qui témoignent des préoccupations d'un jeune bourgeois d'Outremont. Il est canadien-français mais espère être universel. Ses articles sont tantôt des farces de potache, tantôt des relations de grandes expériences (presque) transcendantales, engendrées notamment par des séances d'écoute musicale. Cela pourrait surprendre, et pourtant, on sait que les jeunes gens des collèges classiques ont alors une étonnante habitude de la transcendance. On en trouve partout des traces écrites, entre autres chez les gens de *La Relève* – Saint-Denys Garneau vit des expériences analogues en écoutant de la musique à la radio et en rend compte dans

son journal. On se veut alors mystique plutôt que politique, pour reprendre l'opposition de Charles Péguy.

Après le baccalauréat (qu'il termine au collège Sainte-Marie parce qu'il est renvoyé de Brébeuf pour insubordination), Pierre Vadeboncoeur entre en droit à l'Université de Montréal. Encore une fois, il n'y a là aucune surprise. Son ami Pierre Elliott Trudeau le fait. La bourgeoisie canadienne-française de l'époque forme le plus souvent des professionnels. C'est le chemin tracé d'avance.

Après son droit, Vadeboncoeur traverse dix années de déréliction. Il écrit des essais, parfois politiques, en 1941, 1942 et 1943, dans *Amérique française* et *L'Action nationale,* qu'il oblitérera plus tard en disant que son véritable début littéraire fut « La joie », texte qui a l'avantage de paraître dans *La Nouvelle Relève* en 1945. Vadeboncoeur cherche une filiation : ce sera la filiation garnélienne. Son mal de vivre ne sera pas inédit. Mais plutôt que de mourir en canot sur la Jacques-Cartier, Pierre Vadeboncoeur découvrira une autre voie de sortie : le syndicalisme. Il devient conseiller juridique à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC) en 1950. On pourra désormais le définir comme ce « lyrique égaré dans l'action ».

Le syndicaliste est alors socialiste et fédéraliste. En 1958, il est (presque) plus antinationaliste que son ami Pierre Elliott Trudeau. Cela s'explique aisément : c'est d'Ottawa que viennent les mesures de gauche (entre guillemets) ; le Québec de Duplessis est désespérant. On se méfie du nationalisme.

Pierre Vadeboncoeur devient (néo)nationaliste en 1960 puis indépendantiste en 1963. C'est du moins le récit qu'il donnera de son évolution politique quelques années plus tard. Ça me semble bien balisé, peut-être un peu trop bien. Palinodie ? Renversement spectaculaire ? La vitesse des changements peut s'expliquer par l'évolution rapide du Canada français. En 1963, des étudiants de vingt ans comme Pierre Maheu peuvent dire, dans *Parti pris,* que Duplessis est l'affaire de leurs pères. On se rappellera que Duplessis était encore vivant quatre ans plus tôt… Les générations se succèdent à un rythme effarant au Canada français, bientôt le Québec.

La suite ne surprend guère : Pierre Vadeboncoeur enchaîne, à partir de 1963, les essais politiques et sociaux percutants. Il escorte René Lévesque jusqu'à la victoire de 1976. Deux ans plus tard, il sonne pourtant le glas : la civilisation s'en va à vau-l'eau. Les grandes valeurs occidentales prennent le clos. Signe de rébellion ? Démission de l'essayiste, comme l'écrira un jour Yvon Rivard dubitatif dans *Liberté,* en 1979, ne reconnaissant plus son enthousiasme pour les jeunes, qu'on retrouvait notamment dans l'essai *Indépendances,* en 1972 ? Mais tout s'explique quand on se rappelle que les réformistes plus ou moins tranquilles ont plus ou moins cinquante ans au cours des années 1970 : Pierre Vadeboncoeur, certes, mais aussi, parmi cent autres, Jacques Ferron, Fernand Dumont. Ce n'est pas un hasard si ces essayistes publient au même moment des textes qui font le bilan, réfléchissent à l'héritage, se demandent ce qui a été laissé en chemin. Ne pensons qu'à l'étude-essai « L'automne de la Révolution tranquille » de Dumont, au récit « Les salicaires » de Ferron, à l'essai *Les deux Royaumes* de Pierre Vadeboncoeur, qui paraissent alors.

À partir de 1978, et malgré ce qu'en disent plusieurs commentateurs et le principal intéressé, Vadeboncoeur ne se consacre pas exclusivement à l'art, à la littérature, à la musique et autres valeurs pérennes. Il écrit aussi des essais politiques, commente l'actualité politique québécoise. Il le fait de manière plus incisive en privé – voir *Le pays qui ne se fait pas*, sa correspondance avec Hélène Pelletier-Baillargeon que ma collègue Marie-Andrée Beaudet et moi avons éditée il y a quelques années. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, tandis que l'altermondialisme (on dit alors « antimondialisme ») fleurit sur le terreau fertile de la ZLEA, il s'intéresse également à la politique américaine, à l'ordre mondial, qu'il dénonce vertement. Cela ne l'empêche pas, dans un essai comme *La clef de voûte,* de convoquer une sorte de Dieu qui n'en est pas tout à fait un. La transcendance, qui n'est peut-être pas si loin de ses lectures de jeunesse, percole de nouveau. Les essais « transcendantaux » sont-ils plus « valables » que les essais politiques ? Ont-ils la même valeur à ses yeux ? Sont-ils le produit d'une impulsion commune ? Yvon Rivard, avec qui je suis plutôt d'accord, écrivait ceci au décès de Vadeboncoeur :

> Il n'y a pas deux Vadeboncoeur, celui qui écrit sur l'avenir du Québec et celui qui écrit sur le silence de Rimbaud, celui qui dissèque « les grands imbéciles » qui nous gouvernent

> et celui qui écoute Beethoven ou s'incline devant le mystère d'une simple coupe. Vadeboncoeur passe d'un royaume à l'autre, non pas tant pour les opposer que pour montrer qu'ils sont indissociables, que le réel d'ici et le réel de là-bas s'appauvrissent quand ils s'ignorent, que la conscience s'appauvrit, s'étiole et radote quand elle dissocie le politique de l'éthique, l'esthétique du spirituel[1].

Cela dit, d'autres choses se sont peut-être étiolées, avec le temps.

LA PERSPECTIVE N'EST PLUS CE QU'ELLE A DÉJÀ ÉTÉ

Pierre Vadeboncoeur écrivait ces mots dans une lettre à Hélène Pelletier-Baillargeon le 11 janvier 2001, jour de la démission de Lucien Bouchard comme premier ministre du Québec :

> Pour ma part, je me sens de plus en plus envahi par un certain genre de réalité qu'il y a sous les réalités communément considérées. L'esprit militant, au contraire, est bien plutôt gouverné par des opinions de premier degré. Ce premier degré m'apparaît de plus en plus comme insuffisant ou même comme voilant carrément l'objectivité des choses[2].

C'est le cas de Lucien Bouchard, de son traitement par les militants péquistes pressés (de rentrer dans le mur), qui lui semble révélateur :

> En attendant, Lucien Bouchard gouverne, affronte des situations comme jamais les libéraux n'auraient eu le courage d'en affronter, arrête le progrès insensé de la dette publique, se bat depuis des années pour résoudre les impossibles problèmes d'un système de santé où s'engouffrent des sommes colossales, règle au mieux le problème des négociations publiques, décide, avec une résolution rare, la fusion des municipalités, tout cela contre vents et marées. Ce n'est pas rien. Moi, j'admire. J'admire sa stature. Quand on le compare à Duplessis, c'est de la dérision et une incroyable injustice[3].

Une question s'impose, ici : le militant indépendantiste a-t-il pris le pas sur le militant socialiste ? Comment expliquer alors un accord – fût-il timoré – avec la lutte contre le déficit zéro de Lucien Bouchard ? Le néolibéralisme n'est-il pas une forme pernicieuse de tout ce que Vadeboncoeur a conspué dans le passé ? On peut bien convoquer l'esprit syndical de ce dernier, son réalisme qui l'amène à croire qu'il faut regrouper les forces plutôt que les diviser. À ce chapitre, on comprend bien la résistance de Vadeboncoeur face à la naissance de mouvements indépendantistes de gauche qui mèneront en 2006 à la création de Québec solidaire. Il le dit sans ambages dans une autre lettre à Hélène Pelletier-Baillargeon qui remonte à février 2001 :

> Les assemblées délibérantes sont en train de perdre le Québec. Françoise David, Paul Cliche, Chartrand, qu'est-ce que c'est ? À cause de la gauche, ces gens argumentent depuis toujours – souvent avec raison – contre le Pouvoir réel, mais le pire c'est qu'ils ne peuvent se mettre dans la tête qu'un peuple qui ne se bat pas pour des raisons nationales entraîne sa population dans une défaite nationale et sociale tout ensemble. D'ailleurs, la défaite nationale est en elle-même une tragédie. Mais bien des gens n'arrivent pas à imaginer cela précisément – bien que je l'aie écrit !!! tant et plus. Alors, après avoir tiré sur Bouchard et sur le PQ comme le faisaient les fédéralistes (exactement les mêmes cibles), tirons sur Landry et sur le PQ, un PQ qui, depuis le départ de Bouchard, n'a plus cette force à sa tête et ne sera plus représenté que par un Landry un peu vieillissant (d'apparence en tout cas), rondelet, sans poésie, bien que compétent et résolu. Je sens que ça ne tient pas[4].

Nous touchons là, je crois, à ce qui aurait pu accrocher dans le parcours de Pierre Vadeboncoeur – du moins, aux yeux d'un jeune gauchiste comme moi. Là où la question indépendantiste a fini par écraser la ques-

tion sociale. Vadeboncoeur n'est pas moins de gauche (en témoigne, dans la citation, la parenthèse « souvent avec raison »), mais les combats ne coïncideront plus et l'un des deux aura préséance sur l'autre. Ce qu'on entrevoit ici explique, à l'avance, plusieurs comportements actuels, largement exacerbés par la crise de la charte des valeurs en 2013-2014, chez d'anciens hommes et femmes de gauche qui, parce qu'indépendantistes, se sont rapprochés de penseurs néoconservateurs qui sont également indépendantistes. La crispation péquiste d'une publication comme *L'Aut'Journal,* par exemple, qui se retrouvait récemment en train de frapper sur Greta Thunberg, m'apparaît significative. Je pense aussi à d'anciennes figures de l'état-major péquiste, saluant tout à coup la pensée de Mathieu Bock-Côté, lequel oubliera au passage le passé social-démocrate (modèle scandinave 1972) du PQ pour n'y voir qu'un parti bleu.

Le philosophe Alain écrivait que la pente est à droite. Vadeboncoeur aurait-il suivi le mouvement de certains de ses contemporains ? Ou aurait-il plutôt conservé ses convictions de gauche ? Se serait-il emballé pour la grève de 2012 ? Remarquez, cela est bien possible : des gens comme Jacques Parizeau et Guy Rocher s'y sont reconnus. Aurait-il saisi, quelques années plus tard, l'inquiétude de la jeunesse devant les questions environnementales ? Aurait-il compris que l'inquiétude, depuis *Leur inquiétude* (1936) de François Hertel, est multiforme ? Tout sauf fixe ? Que les jeunes, bien au fait des impératifs de la pyramide de Maslow, souhaitent peut-être avoir encore une terre avant d'avoir un « flag québécois sur le hood », comme le disait suavement Jean Chrétien ?

Mais que peut-on répondre à ces questions qui ne mènent pas loin ? Je reviens souvent à ce que François Ricard écrivait en 2000 à propos de l'essai phare de Vadeboncoeur, *La ligne du risque* (1963) : « Être fidèle à *La ligne du risque* ne peut donc plus passer, dans le contexte qui est le nôtre, par la simple répétition du "programme" dont ce livre est porteur. Il faut aller au-delà – ou en deçà – et redécouvrir plutôt ce qui se trouve à la source même de la pensée et de l'écriture de Vadeboncoeur, de toute pensée et de toute écriture peut-être : ce mouvement de recul, cette désolidarisation radicale, ce *réveil* par lequel une conscience refuse de céder aux interdits, aux consignes et aux "séductions" de l'époque[5]. » Voilà : la désolidarisation radicale de Pierre Vadeboncoeur. Elle a trouvé de nouvelles formes. Des héritiers, qui relisent ou non Vadeboncoeur, qui se désolidarisent, ça existe. Je ne les nomme pas. Vous les connaissez peut-être. Vous n'êtes peut-être pas en accord avec ce qu'ils sont. Peu importe. Je ne peux pas m'ennuyer de ce qui existe toujours.

Cela dit, le style de Vadeboncoeur, c'est autre chose… ■

1. Yvon Rivard, « Une seconde présence », *L'Action nationale*, vol. 100, nos 5-6, mai-juin 2010, p. 116.
2. Hélène Pelletier-Baillargeon et Pierre Vadeboncoeur, *Le pays qui ne se fait pas. Correspondance 1983-2006,* édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Jonathan Livernois, en collaboration avec François Ricard, Boréal, 2018, p. 248.
3. *Ibid.*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 260.
5. François Ricard, « Retrouver la ligne du risque », *L'Inconvénient*, n° 1 (mars 2000), p. 40.

Jonathan Livernois est professeur au département de littérature, théâtre et cinéma de l'université Laval. Il a publié notamment : *La révolution dans l'ordre. Une histoire du duplessisme* (Boréal, 2018), *Remettre à demain. Essais sur la permanence tranquille au Québec* (Boréal, 2014) et *Un moderne à rebours. Biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur* (PUL, 2012).